

NVL la revue

NOUVELLES
DU LIVRE JEUNESSE

Nous Voulons Lire encore !

TRIM/DÉC 2020 - N°226



DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE

NUMÉRO SPÉCIAL

LITTÉRATURE POUR...

JACQUES CASSABOIS

« Il n'y a pas d'arts pour enfants, il y a l'Art. Il n'y a pas de graphisme pour enfants, il y a le graphisme. Il n'y a pas de couleurs pour enfants, il y a les couleurs. Il n'y a pas de littérature pour enfants, il y a la littérature. En partant de ces quatre principes, on peut dire qu'un livre pour enfants est un bon livre quand il est bon pour tout le monde. »

Ce coup de gueule, typique des empoignades des années soixante-dix, mais qui se sont propagées bien au-delà, a été lancé par François Ruy-Vidal⁷. C'était un pavé dans la mare, une vérité qui devait être dite. Une façon de battre les cartes pour lancer une nouvelle donne. Les livres pour enfants étaient sous tutelle, jalousement surveillés comme des chasses gardées par les spécialistes patentés : psys, enseignants, prescripteurs... Ruy-Vidal y ouvrait des clairières à la pelle mécanique et les conceptions se heurtaient en faisant des étincelles.

Sa déclaration ne préconisait pas d'ouvrir les portes de l'art en général et de la littérature en particulier, aux petits comme aux grands, en niant les différences, comme si on jetait les apprentis dans le grand bain, en les obligeant à inventer leur propre manière de nager, quitte à les voir se noyer. Bien sûr que non ! C'était au contraire une façon d'écarter provisoirement l'enfance, pour mieux mettre en valeur l'enfant et vouloir, pour qu'il s'épanouisse, lui offrir des œuvres fortes, véritables médiatrices de la vie, partagées avec lui par les adultes. C'était une volonté délibérée d'encourager ces derniers à ne pas se replier dans une surprotection de leurs enfants face aux dangers de la société, mais à regarder la réalité avec eux, seule façon de les préparer, sachant que les livres pouvaient aider. Il aurait pu ajouter en conclusion de son coup de semonce : Il n'y a pas la vie pour les enfants, il y a la vie, pleine et entière, sans fard, ni gants.

Cette revendication allait de pair avec une responsabilisation des adultes, encouragés à assumer leur fonction éducative au sens premier – *e-du-care* –, de guides chargés de *conduire vers l'extérieur*, ce qui incite à réfléchir à l'itinéraire.

L'exhortation de François Ruy-Vidal interpelait en fait deux publics : celui de créateurs, pour qu'ils fassent feu de toute leur richesse humaine, sans réduire ni infantiliser leur parole, et celui des parents pour les inciter à recher-

⁷ Instituteur, puis éditeur indépendant de 1966 à 1973, associé à l'Américain Harlin Quist, il dirigea ensuite les collections d'albums jeunesse des éditions Grasset, puis Delarge, l'Amitié et Mengès.

cher ces œuvres et entraîner leurs enfants dans un échange partagé. C'est pourquoi il ne craignait pas non plus d'affirmer que cette exigence-là s'adressait à des « parents intelligents » !⁸ Intelligence du cœur, cela va sans dire, intelligence d'attention et d'amour !

DU CONFINEMENT OU DU GRAND AIR

Évidemment que l'enfance avait besoin d'être protégée, qui prétendra le contraire ? C'était simplement sur les moyens que les avis divergeaient. Schématiquement, deux catégories s'opposaient : les partisans du confinement et les travailleurs au grand air. Dans ces catégories, des nuances, bien sûr.

Chez les premiers, on trouvait les confiseurs, qui produisaient des ouvrages sucrés, où la réalité était méticuleusement débarbouillée de toute référence à la vie réelle. Ce monde figé, dépourvu de problématique, d'inquiétude et aussi d'aspiration, était appelé : *monde de l'enfance*, réservé à des lecteurs – plutôt à leurs représentants, les parents qu'il fallait séduire et rassurer. La moindre allusion aux conflits de la réalité étant perçue, par certains éditeurs, comme dissuasive pour l'acheteur.

Appartenaient aussi à cette catégorie, les protecteurs attentionnés, soucieux de l'épanouissement de l'enfant, partisans de la franchise, de la vérité, y compris de celles qui ne sont pas faciles à dire, mais entourant le jardin de l'enfance d'un rempart dont ils s'octroyaient le contrôle. Pour accéder au jardin, il fallait passer obligatoirement sous leurs fourches caudines !

En face, les travailleurs au grand air, n'étaient pas pour autant de dangereux irresponsables qui préconisaient de laisser gambader les enfants dans les prés de la société en quasi stabulation libre. Ce n'est pas le rempart qui entourait le jardin de l'enfance qu'ils voulaient ébrécher, mais le monopole de ceux qui s'en étaient institués les gardiens. Une paille, mais de taille ! Car le souci éducatif était aussi marqué chez les uns que chez les autres et seules des nuances les séparaient, mais des nuances où chacun puisait son énergie créatrice et son statut. C'était à qui aurait raison.

François Ruy-Vidal a cristallisé, d'une manière éclatante, cette lutte⁹ contre les caciques de l'enfance, par ses prises de position et ses polémiques avec les représentants des institutions – critiques, éducatives, psychologiques – qui faisaient alors autorité. Il a ouvert des brèches dans la muraille où se sont engouffrés d'autres spadassins, habités de la même énergie que la sienne, qui se sont mis à créer leurs propres maisons d'édition¹⁰, à écrire, à se regrouper

8 Près de 50 ans après, chacun notera l'impossibilité, au risque de se faire clouer au pilori, d'une telle précision, aujourd'hui !

9 Voir le détail de ces polémiques avec Françoise Dolto, Simone Lamblin, la Joie par les livres, Raoul Dubois, Denise Escarpit, Monique Bermond et Roger Boquié, dans le livre de Marc Soriano *Guide de littérature pour la jeunesse*, à l'article Ruy-Vidal, p. 459 à 465, Flammarion 1975.

10 Les livres du Sourire qui mord, éditions Léon Faure, Ipomée, La Marelle, des Femmes, Marie Normand...

en associations¹¹, à travailler à la diffusion du livre, etc...

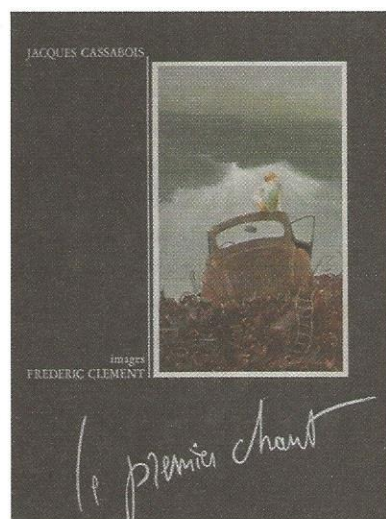
La déclaration de Ruy-Vidal, effaçant la spécificité, était un puissant coup de bélier. Pour bien des auteurs, elle fut un appel d'air. Pour moi, une bannière. Je m'y ralliai aussitôt.

Elle fut beaucoup reprise, en de nombreux débats, têtus et passionnés, où l'on minimisait la spécificité, plaidant pour les livres qui traduisaient des aspects contemporains de la société, renouvelaient les regards portés sur les enfants, créés par des auteurs qui entraient dans l'écriture pourvus d'un langage personnel, porteurs d'une vision de l'existence. À force de nier cette spécificité, on finirait bien par l'user, pensait-on, ou du moins à en atténuer l'importance. Nos convictions de bateleurs parviendraient à attirer l'attention sur cette littérature étonnante, novatrice, afin de la faire reconnaître, et nous aussi, ses forces vives.

Une occasion nous fut offerte à l'automne 1983, à Nice, lors d'un rassemblement auquel fut convié le gratin des écrivains (littérature, cinoche, BD, télé ...), intitulé *Journées mondiales de l'écrivain*, pas moins. Les auteurs pour la jeunesse avaient eu droit à leur contingent de représentants, preuve que notre raffut n'était plus ignoré, relayé par des institutions amies qui avaient réclamé notre présence : le CRILJ¹² et la Société des Gens de Lettres¹³.

Participer à ces Journées était un début de reconnaissance, croyait-on. Il fallait sauter sur l'occasion pour enfoncer le clou.

Nos réunions de travail, auxquelles participaient la plupart des éditeurs, furent studieuses, à l'opposé de l'oisiveté récréative des vrais écrivains qui n'avaient rien à prouver. Par exemple, un pugilat, typique de cet entre-soi mondain, qui opposa Jean Hedern-Hallier à François Chalais, divertit les flâneurs. Le premier, à son habituelle façon j'me cramponne à tes basques et j'te mords jusqu'au sang, avait titillé le second qui s'était rebiffé, et avait, ni une ni deux, aligné un bourre-pif en pleine face de *l'Idiot International*¹⁴. Notoriété assurée pour les pugilistes par leurs copains des médias qui passèrent nos travaux sous silence. Cet indécorable attrait pour la futilité nous fit colère. Puisqu'on per-



J. Cassaboïs, F. Clément, *Le premier chant*, Ipomée

11 La Charte des auteurs et illustrateurs, de groupe informel qu'elle était, devint association au printemps 1984.

12 Centre de Recherche et d'Information sur la Littérature pour la Jeunesse.

13 Présidée par François Billetdoux, Michèle Kahn, sa secrétaire générale, étant auteur expérimentée de livres pour la jeunesse.

14 Titre d'un journal contestataire, créé et dirigé par Jean Hedern-Hallier.

sistait à nous ignorer, ce rassemblement de notoriétés ne devait pas s'achever sans nous avoir bien vus. C'est pourquoi nous décidâmes, en sales gosses, de nous faire remarquer par une déclaration lors de l'assemblée plénière de clôture. Le contenu en fut décidé par un petit groupe et Christian Poslaniec coopté à l'unanimité pour lire au public notre communiqué. Ce qu'il assumait tranquillement, face à une assistance médusée.

— Comment, comment, qui était cet inconnu représentant d'autres inconnus, qui osait revendiquer une place officielle à la table de la reconnaissance littéraire ?

Quelques-uns se marraient bien du culot de l'escogriffe, mais l'atmosphère générale était plutôt à l'hostilité.

Poslaniec se laissa copieusement conspuer en écoutant mugir la bronca, considérant avec équanimité ces petits hommes scandalisés.

Ce coup d'éclat nous enhardit et, au printemps d'après, en 1984, le groupe informel rassemblé autour de Christian Grenier sous la marque déposée *La Charte*, déjà connue pour ses fameux tarifs, s'érigea en association.

En effet, il est utile de rappeler, quoi qu'en témoignent la réprobation de nos vénérables anciens, que ce sont les auteurs pour la jeunesse qui ont imposé le principe d'une rémunération de leurs interventions, arguant qu'il s'agissait d'un travail, un vrai boulot mouilleur de chemises et qu'il méritait donc salaire. Que les auteurs vieillisse, incapables de la détermination collective des Chartistes, en aient profité sur le mode pourquoi eux et pas nous, tant mieux. Mais l'écho de leur reconnaissance du ventre a été balayé par les blizzards du temps.

DES LIVRES BONS POUR TOUT LE MONDE

Le paysage du livre pour la jeunesse évolua. Parmi toutes les tentatives qui furent lancées, certaines réussirent. On entendit parler des livres et de ceux qui les faisaient comme jamais auparavant. Les pages littérature des journaux nationaux intégraient quelques livres jeunesse (à proportion d'une alouette pour un cheval, mais tout de même !). France Inter, avec Patrice Wolf et Denis Cheissoux, diffusa chaque samedi *L'as-tu lu, mon p'tit Loup* ? Même Antenne 2, dans l'émission Récré A2 de Jacqueline Joubert, accepta une émission sur les livres jeunesse, *Bouquin bouquine*, en coopération avec la Ligue de l'Enseignement. Mais l'effet de curiosité passé, toute cette effervescence retomba. Il fallut bien se rendre à l'évidence : les livres pour la jeunesse ne faisaient pas partie de l'ADN culturel français (ce qui n'a pas changé). Il ne suffisait pas d'être respectable pour être respecté. Il ne suffisait pas qu'un livre fût intéressant pour intéresser. Il ne suffisait pas non plus qu'il fût ouvert au monde pour que le monde eût envie d'y entrer. Un bon livre pour enfants pouvait donc être un bon livre pour tous – il y en a à la pelle – sans pour autant faire reculer d'un pouce la ligne de démarcation qui séparait littérature jeunesse

de sa consœur chenue. Les cloisons entre elles demeuraient toujours aussi étanches. Mais nous avions parlé, avec conviction, sans nous dérober. Ce qui devait être dit l'avait été et je croyais qu'on en avait terminé. C'était compter sans les marées de la récurrence, qui jettent régulièrement de vieux rafiots sur nos rivages, avec la prétention de nous faire rêver à de nouvelles croisières.

C'est ainsi que la problématique de la spécificité refit surface au début des années 90 – et encore quelques années après, il me semble. Et vas-y que je te rediscute comme si on n'avait jamais parlé, et qu'on fasse le siège de ce bizarroïde *pour*, avec le vieil arsenal revendicatif rafistolé par le gout du jour. Ces débats avaient pour moi un gout de réchauffé et je m'en tins à l'écart. La seule façon d'y contribuer était dans les travaux pratiques, l'écriture, et je continuai à travailler, mais loin des palabres.

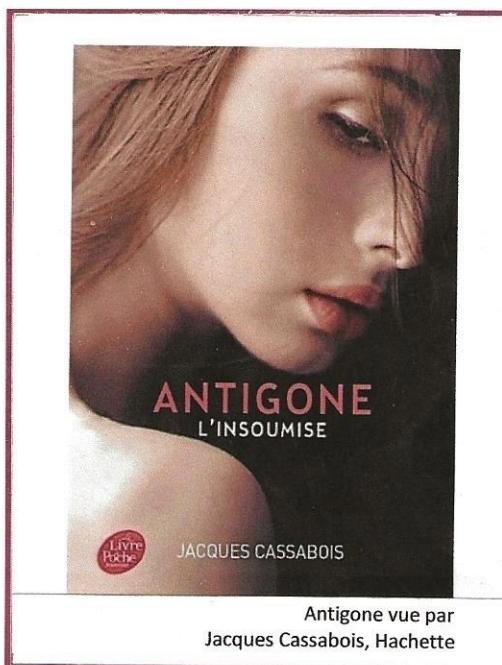
Après avoir été enthousiasmé par les premières phrases de la déclaration de François Ruy-Vidal, j'ai été obsédé par ses derniers mots et je suis parti en quête de ces livres qui sont « *bons pour tout le monde* », avec la folle espérance d'arriver, un jour, à produire un échantillon de cette espèce. Le défi de l'universalité *par* la spécificité.

Par, pour.

Auteur pour la jeunesse, je l'étais vraiment et j'entendais le demeurer. Ce pari d'une lecture qui réunisse la petite fille et son grand-père dans une unité où la spécificité s'efface, parce que chacun y trouve de quoi alimenter sa propre quête de vivant, j'avais envie de le tenter, et la littérature pour la jeunesse nous offre une telle occasion, parce que l'enfant est au cœur de son propos, justement, et qu'elle est portée par ce mouvement ascendant qui dirige le petit humain vers sa source d'univers. La parcelle devant l'infini.

Pour.

J'ai commencé à aimer cette préposition, avec ses limites, et même à cause des contraintes supplémentaires qu'elle impose. Ce sont bien des enfants qui se bousculent en moi, quand je travaille à semer pour eux dans mes histoires des poignées de références à la vie. J'en ai rencontré des milliers. Si les visages se sont brouillés, des atmosphères demeurent, des échanges, la densité de certaines rencontres et ces présences justifient l'espoir que mon chemin est juste.



LA NOBLESSE DE L'ÉLÈVE

Lorsque j'écris, je ne cherche pas à aider les enfants à grandir, à réfléchir, à les convertir à la pertinence, à la profondeur, que sais-je... ? à les changer en citoyens pendant qu'on y est ! Ce vocabulaire ne sert qu'aux professions de foi ronflantes des idéologies culturelles et aux aboyeurs de meetings. Il ne m'aide en aucun cas à écrire. Vu depuis ma table d'écriture, le chemin qui mène au citoyen accompli est si long et tellement semé d'embûches... C'est pourquoi je m'efforce de parler modestement, en espérant que quelques-uns m'entendront afin que mes propos les renvoient à eux-mêmes et j'évite de penser aux obstacles qui les séparent de moi pour ne pas baisser les bras. Ils sont nombreux, car nous n'avons que les mots pour nous comprendre. Les miens, que je choisis, et les leurs, différents, avec leur préférence pour l'oral, leurs parlers qui évoluent à la vitesse des modes, et je persiste à travailler avec mes outils pour ne pas singer les leurs et contribuer à armer leur réflexion future pour qu'ils puissent s'exprimer avec nuances. Si je ne redoutais la grandiloquence, j'oserais dire : par respect.

Transiger sur la précision du vocabulaire, c'est accepter de tirer un trait sur notre évolution et renvoyer chacun dans le bac à sable de l'australopithèque !

Je ne veux esquiver aucune complexité, je me méfie des raccourcis qui nous égarent, des simplifications qui dénaturent le foisonnement de la réalité et je préfère la patience du ruisseau à la hâte du torrent. Je sais pertinemment que les lecteurs achopperont sur tel paragraphe, tel mot, tel sentiment étrangement déployé, mais je maintiens ces seuils, espérant les habituer aux pas de géant, pour qu'ils s'entraînent à se hisser et redonner ainsi sa noblesse à l'élève, supplanté par l'infatué *apprenant* des Diafoirus de la pédagogie.

Cette question de la compréhension est majeure, au cœur de la spécificité qui induit des difficultés d'écriture supplémentaires : variété des registres, musicalité, structure des phrases, feu roulant du récit, interdiction des digressions, tenir à tout prix le fil d'un sens symbolique qui est la porte de l'universalité.

Pour.

Si j'en juge par la chute de la préposition, il faut bien admettre que, sur le fond, nos enthousiasmes passés n'ont rien fait progresser ! Au contraire. *La littérature pour la jeunesse* a disparu, cédant la place à ses héritiers, les *livres jeunesse*, tout court. Que faut-il comprendre ? Que la reconnaissance a été arrachée par escamotage de la spécificité ? Ou que, pour en finir avec ces discussions qui ne cessaient de renaître, on s'est décidé à donner congé à la préposition pour avoir la paix ?

Mais de nouvelles questions apparaissent, inévitablement. Celle-ci, par exemple, provocatrice : « *Peut-on tout dire dans les livres pour la jeunesse ?* » Ainsi posée, elle induit l'inévitable prise de bec idéologique, la guerre de positions ! Elle devait plutôt être formulée de cette manière : « *Comment abor-*

der n'importe quel sujet dans les livres pour la jeunesse ? » Mais là, plus de trucs, plus de système. La réponse appelle le métier. Elle nous ramène à la réalité artisanale de l'écriture et nous oblige à considérer notre interlocuteur, que l'on rencontrera peut-être, mais seulement quand le livre sera publié, ce grand inconnu, ce grand absent, toujours autre, toujours différent, jamais où on l'attend, mais qui nous met le cœur en feu : le lecteur, qui nous obligera à considérer sa spécificité que l'on prétendait éliminer.

Comment sortir nos livres pour l'enfance et la jeunesse de leur indestructible statut d'insignifiance ? Quarante ans¹⁵ après mes premiers incendies, cette question continue de me tourmenter. La réponse ne se trouve pas dans les débats. Seulement dans la solitude de l'écriture et, pour chaque auteur, dans ses livres.

JACQUES CASSABOIS a enseigné, animé des ateliers d'écriture et publié 55 ouvrages surtout pour la jeunesse depuis *Le premier chant* illustré par Frédéric Clément (1983). Il participe à la création de La Charte des Auteurs et Illustrateurs qu'il préside pendant 3 ans. En 1991, *Les Quatre Fils de la Terre* sera Totem de l'album au Salon de Montreuil. Lauréat du grand prix de la Société des Gens de Lettres et du Ministère de la Jeunesse et des Sports, il publie chez Hachette jeunesse des livres autour des textes fondateurs et des héros mythiques : *Le premier roi du monde - Antigone l'insoumise* (cf article de Bernadette Poulou, NVL223) - *Héraclès, le héros sans limites - Prométhée, le dernier Titan - Tristan et Iseut, jamais l'un sans l'autre - La création du monde - Jeanne*. NB : *La colère des hérissons* est à thème écologique et le récent *Je n'ai pas le temps*, est « le roman tumultueux » du mathématicien Evariste Galois (cf note p.101 et e.article sur le site www.nvl-larevue.fr)

¹⁵ De toutes les tentatives réussies de cette époque, la Charte s'est bien maintenue. D'une petite trentaine de membres en 1984, elle dépasse aujourd'hui le millier. Reconnue par les autres instances professionnelles, elle a contribué à faire progresser le statut des artistes auteurs.